

d'un espace, l'autre

Charlotte Cayeux

L'Autre Ahmed

ou

L'Attente



de la même auteure

Mon nom qu'elle n'a pas dit, nouvelle, in revue L'Intranquille, avril 2021

Salope, nouvelle publiée au sein du recueil *Les femmes nous parlent, écoutons-les*, éditions Phénix d'Azur, 2016

« **Armand Gatti et l'« expression multiple » au cinéma : Le cas du *Lion, sa cage et ses ailes*** », article publié dans *Cinéma libertaires : au service des forces de transgression et de révolte*, sous la direction de Nicole Brenez et Isabelle Marinone, Presses Universitaires du Septentrion, 2015

L'esthétique libertaire dans le cinéma d'Armand Gatti : une œuvre singulière dans l'histoire du cinéma anarchiste, mémoire publié aux Éditions Universitaires Européennes, 2011

Vingt étapes d'une chronologie programmée, poème publié dans un recueil édité par l'association *La Ferme des Jeux*, dans le cadre du concours Le Tour des mots, 2011

Prix :

Une brève histoire, nouvelle, Prix Encouragement du concours Brèves de plume, 2011

L'AUTRE AHMED
ou L'ATTENTE

Collection
D'un espace l'autre

DERNIERS TITRES PARUS :

- Algérie ma déchirure**, Behja Traversac, 2021
Si j'écris...#moi aussi, Maya R.
La douceur de l'anisette, Rosa Cortés, 2020
L'ombre d'un homme qui marche au soleil - Réflexions sur Albert Camus, Maïssa Bey, réédition augmentée, 2019
Terre de ma mère, Djillali Bencheikh et Sophie Colliex, 2019
Quinqua et alors ?, Marie Urdiales, 2017
Melting Plot - une enfance en Égypte, Peggy Inès Sultan, 2017
Des siècles de vents bleus, Conversation sur la Méditerranée grecque, Michèle Petit, Frosso Axioti Vassilikioti, 2017
Marie de Montpelhièr, Sylvie Léonard, 2017
La Belle-soeur de Victor H., Caroline Fabre-Rousseau, 2016
Les arbres ne nous oublient pas, Michèle Perret, 2015

Illustration de couverture :

©Guillaume Legrand, photographie de la série « Sortir d'une ombre », 2020.

Charlotte Cayeux

L'autre Ahmed
ou L'Attente



© Éditions Chèvre-feuille étoilée
Montpellier
bureau@chevre-feuille.fr
<http://www.chevre-feuille.fr/>
septembre 2021
ISBN : 978-2-36795-149-2

PROLOGUE

Une plage bondée du sud de l'Italie, au début du mois d'août. Au retour d'un festival de cinéma qui avait lieu à Trévise, nous nous sommes arrêtés là pour quelques jours. Après une semaine à côtoyer des gens et à socialiser, c'est la tranquillité. Nous n'avons rien à faire. Nous passons des journées entières étendus sur des transats à lire. Je lui ai prêté *Le K* de Dino Buzzati, la nouvelle éponyme m'a fait penser à lui à cause de ce sentiment de malédiction dont il m'a déjà parlé. Quand la chaleur devient insupportable, à tour de rôle à cause de nos affaires qu'il faut surveiller, on va se rafraîchir dans l'eau et nager un peu, dans une alternance répétée de lecture et de baignades dont on ne se lasse pas et que seule la faim finit par rompre. On a l'impression que ça pourrait durer toujours comme ça, qu'on n'aurait pas besoin d'autre chose pour être heureux, c'est faux évidemment.

C'est une grande plage envahie de touristes et de parasols jaunes identiques à perte de vue, le genre de plage que je n'affectionne pas particulièrement mais j'aime assez la mer pour l'aimer n'importe où – par chance, lui aussi. Nous nous sommes installés assez loin d'elle, sous le parasol attribué à l'hôtel où nous logeons, et quand il tarde à revenir, une angoisse diffuse me prend : de là où je suis je ne peux reconnaître les visages ni les corps, je plisse vainement les yeux pour tenter de l'apercevoir, j'ai perdu la notion du temps et j'essaie d'évaluer depuis combien de minutes il s'est éloigné de moi. C'est toujours au moment où je commence à me demander sérieusement s'il ne faudrait pas bientôt faire

quelque chose, avertir quelqu'un, que je le vois revenir vers moi de son pas tranquille, des gouttes d'eau ruisse-lant sur tout son corps, la peau hâlée dans l'éclat du soleil, à mille lieues de mon inquiétude. Je le regarde marcher, toujours étonnée d'avoir auprès de moi un si beau garçon, fière. Il reprend sa place à mes côtés sans avoir remarqué mes regards, il semble plongé dans des pensées, un monde à lui auquel je n'aurai jamais accès que par bribes. Ça ne me gêne pas. Je ne veux pas tout savoir de lui à tout prix, sa présence douce me suffit et les phrases qu'il prononce çà et là, les souvenirs ou les réflexions dont il me fait part, je les prends comme des cadeaux. Nous parlons peu pendant ces journées, comme il est possible de parler peu avec les gens dont nous nous sentons le plus proches. Je crois que nous sommes heureux. Rassurée je ferme les yeux, écoute le bruit envoûtant des vagues au loin, les cris des mouettes, la douce clameur formée par les voix des estivants tout autour, je me laisse bercer par ces sons continus et par le sentiment de sécurité que j'éprouve maintenant qu'il est à nouveau près de moi, si près de moi. Par moments je tends le bras pour toucher sa main, il presse alors la mienne, délicatement mais avec fermeté, comme pour m'assurer de son amour. Je m'éloigne à mon tour, heureuse d'être libre, heureuse d'être seule un moment, je nage vers le large pour m'éloigner des autres, le regard vers l'horizon, le bruit des hommes dans mon dos, je savoure cette solitude, la sensation aiguë de la matière, de la force du courant, la sensation ravivée de mon corps, de ma peau, certaine qu'il sera là quand je reviendrai.

Deux mois et demi plus tard

C'est une journée d'octobre de banlieue parisienne, un peu humide, un peu grise, un peu terne, mais par instants le soleil darde ses rayons timides sur les toits des grands blocs de béton et la cime des arbres déjà roussis, et on dirait alors qu'il figure la joie qui me traverse par saccades malgré la tristesse, parce qu'aujourd'hui je vais le voir. Des gouttes de pluie ruissellent encore sur les branches, sur les voitures garées, les poteaux métalliques, et les reflets scintillants de lumière me semblent une image de la fragilité, comme un verre précieux que l'on risquerait de briser d'un geste trop brusque, par excès de colère, d'impatience ou de bonheur.

Le bus m'a déposée à l'entrée du Centre Pénitentiaire de Fresnes après un long trajet en métro et en RER, cela fait plus d'une heure et demie que je suis partie de chez moi. Je n'ai pas pu lire dans les transports aujourd'hui, ni penser à rien de précis, sinon à cette idée encore vague et un peu irréaliste : je vais le voir, et une angoisse sourde qui rivalise : si j'arrive en retard, je ne le verrai pas. Je sais que les horaires sont à respecter scrupuleusement et qu'ils ne font pas de cadeaux, c'est ce que j'ai lu sur les dizaines de sites et de forums que j'ai consultés fiévreusement pour me préparer à cette première visite. Le trajet m'a semblé d'autant plus long que je redoutais un ralentissement, une panne, un problème technique ou un accident de voyageur, une erreur de direction de ma part mais je suis soulagée : le bus vient de me déposer et je suis à l'heure, parfaitement dans les temps.

L'entrée des piétons jouxte l'entrée du parking où de nombreuses voitures sont garées. Je me sens petite devant l'enfilade des hauts bâtiments face à moi, je suis la pancarte « Maison d'arrêt pour hommes » à droite, je m'arrête pour demander mon chemin à une sorte de loge, un homme derrière sa vitre me répond poliment. La légère appréhension des premières fois et les interrogations d'ordre pratique – est-ce que je vais être fouillée ? qu'est-ce qu'on doit faire de nos sacs ? – contiennent toutes les autres émotions et je me sens anesthésiée, les considérations pragmatiques m'empêchent de prendre pleinement conscience de la situation, que le moment attendu depuis plusieurs mois est enfin arrivé. Il me semble que la joie serait trop intense sans cette protection et qu'en jaillissant librement elle me pulvériserait de l'intérieur.

À quelques mètres devant moi, j'aperçois une demi-douzaine de personnes qui attendent devant une porte étroite, assises sur des murets. Par chance il ne pleut plus. Par crainte d'être en retard je suis arrivée très en avance, le local n'est pas encore ouvert. Il commence à faire froid. J'arrive à leur hauteur, je m'assieds à distance respectueuse. Il y a des gens de tout âge, des femmes autour de la soixantaine, des hommes, des jeunes filles, la plupart sont munis d'un cabas, qui contient les vêtements qu'ils apportent à leur proche. Les visages sont fermés, les yeux baissés, chacun attend, seul dans cette attente. On dirait que chacun évite de regarder les autres, par pudeur. J'observe discrètement la jeune fille face à moi, la vingtaine à peine, je me demande si elle vient

visiter son petit ami ou son frère. Je me demande pour combien de temps il est là, pour quelle raison, j'imagine la douleur proportionnelle de cette fille, involontairement je la compare à la mienne que je tente ainsi d'alléger, qu'elle me paraisse moins lourde face au plus grand malheur des autres.

La porte s'ouvre et je suis le mouvement. J'entre dans une salle aux murs vétustes comme on en voit rarement à ce point dans l'administration française, au centre plusieurs rangées de bancs, à gauche trois guichets devant lesquels des files se forment aussitôt. J'y prends place et j'attends mon tour pour lui remettre du linge. L'homme derrière le guichet que j'ai eu le tort de choisir arbore une gueule d'enterrement, il n'est pas bien vieux, la trentaine, mais il semble porter le poids d'un siècle d'ennui, et se défier de tout individu qui se présente à lui. Pour ça, il ne doit pas se rendre coupable de favoritisme. Je tends mon sac timidement, avec d'emblée la sensation d'être fautive, la crainte de n'avoir pas apporté le bon type de sac ou d'avoir commis une erreur quelconque. D'une voix neutre il me demande le numéro d'écrou en saisissant mon sac qu'il passe à son collègue derrière lui – je le prononce en essayant d'être audible malgré la vitre : « 100 63 86 » – et il consulte un grand registre dans lequel tous les rendez-vous sont consignés à la main. Il me demande le nom, il me demande de répéter le numéro, ça ne colle pas, je comprends qu'il y a deux détenus du même nom dans la même division, il finit par trouver le bon. Par la suite j'aurai toujours peur d'une erreur. On dirait que son visage est de cire, son

expression demeure absolument de marbre, pas un plissement, pas la moindre variation sur ce visage fermé à triple tour. Je me fais la réflexion : aimable comme une porte de prison. Les murs décrépits, ce visage acrimonieux, l'organisation à l'ancienne, tout donne le sentiment d'avoir été rétrogradé dans les locaux de la Tchéka. Pendant ce temps l'autre surveillant sort un à un tous les vêtements du sac, les examine, puis c'est au tour des livres que j'ai apportés, qu'on feuillette l'un après l'autre. Quand il a fini, son collègue à la mine revêche m'accorde tout de même un bref regard en me disant : « C'est bon », d'un ton qui coupe court à toute autre velléité d'échange, avant de préciser comme s'il était bien aimable de daigner le faire : « Deuxième division ». Il faut faire vite, il y a des gens derrière moi et d'autres qui ne cessent d'arriver, on n'a pas le temps ici pour les formules de politesse.

La salle s'est remplie, les bancs sont occupés sur presque toute leur longueur. Un écriteau informe qu'il faut laisser toutes ses affaires personnelles, à l'exception de sa carte d'identité, dans les casiers prévus à cet effet. Après avoir déposé mes sacs dans l'un d'eux – par chance je trouve dans mon porte-monnaie une pièce de cinquante centimes, la seule qui puisse le fermer, on ne me l'avait pas précisé quand j'ai pris rendez-vous – j'arrive à me faire une petite place sur l'un des bancs. Nous attendons peut-être un quart d'heure avant que la porte située à gauche des guichets s'ouvre, donnant sur un couloir doté d'un portique ; couloir qui mène, au fond, à un deuxième guichet, puis à la première salle d'attente.

À nouveau je suis le mouvement car personne ici n'est là pour nous « accueillir », nous « informer », pour cela il faut sans doute se rendre à l'« Accueil des familles », situé à quelques mètres un peu plus bas, je suis passée devant sans m'y arrêter. La communication se réduit au strict minimum : les surveillants qui se trouvent derrière les guichets et ceux qui nous font passer le portique de sécurité n'ont pas le temps de nous expliquer le fonctionnement, ils répondent aux questions du bout des lèvres. Ils ne paraissent pas tous foncièrement antipathiques mais beaucoup affichent une froideur qui doit leur sembler nécessaire pour éviter les débordements, endiguer les impatiences, les colères, et qui vous glace littéralement.

J'observe les gens autour de moi et je me sens décalée. Munie d'un bac + 5, originaire d'une famille lettrée typiquement classes moyennes, mon statut social ne cadre pas. Je le savais de façon théorique mais je le réalise vraiment maintenant : l'incarcération concerne essentiellement les milieux populaires, et en très grande partie des familles issues de l'immigration.

Je passe le portique sans sonner parmi les premiers, puis je me présente au second guichet où l'on échange mon passeport contre ma « carte de visiteur », sur laquelle on appose un premier tampon qui indique la date d'aujourd'hui. Je jette un œil à la photo d'identité que l'on a agrafée dessus : mes traits sont terriblement tirés, la bouche crispée, les yeux cernés, mon expression sinistre et dure, j'ai l'air d'une taularde, je me fais rire et je me fais peur. J'ai fait ces photos d'identité il y a

environ deux mois pour la demande de permis de visite, juste après avoir su.

Après cet échange il faut montrer sa carte à un surveillant qui nous fait entrer dans la pièce attenante, une pièce rectangulaire similaire à la première, remplie uniquement de longs bancs et de quelques affichettes qui nous rappellent qu'il est interdit d'amener quelque objet que ce soit au parloir, sous peine de voir son permis supprimé. Je m'assieds et commence alors l'attente, je n'ai pas de montre pour savoir combien de temps elle dure, mais cette attente qui semble interminable énerve et fatigue. Des gens autour de moi qui sont des habitués, comme l'indiquent les nombreux tampons sur leur carte, ne la supportent pourtant pas mieux, ils soupirent, se plaignent. J'ai de la peine pour ces parents âgés qui ne parlent pas bien le français, en pensant au calvaire qu'ils ont dû traverser avant d'arriver dans cette salle d'attente : comprendre les formalités, pour moi déjà c'était la croix et la bannière, je n'imagine même pas quand on ne maîtrise pas parfaitement la langue. Je prends nettement conscience de faire partie des privilégiés. Mieux informée, mieux armée pour saisir les mécanismes de l'administration pénitentiaire, certainement plus entourée aussi que la plupart des gens qui se trouvent ici. Je remarque une jeune femme aux yeux rougis, tête baissée, celle-ci doit être une novice comme moi. Elle semble abattue sous le poids d'un chagrin énorme, désespérée. Je m'étais demandé si la tristesse, le choc de la situation prendraient le pas sur la joie de le voir, si j'allais pleurer, mais je me sens presque apaisée, l'environnement conti-

nue d'avoir sur moi un effet anesthésiant, il me maintient à distance de mes émotions. Ou bien peut-être que j'ai suffisamment pleuré, que je n'ai plus de larmes. Non loin de moi, une fille enceinte jusqu'au cou et qui semble très jeune discute avec une autre femme à peine plus âgée, accompagnée de son enfant. Elles semblent se connaître, sans doute des connaissances de parloir. La première pose des questions à la seconde, sur son accouchement et la fin de sa grossesse. Elles évoquent la durée de la peine de leurs compagnons, la fille enceinte dit que le sien en a pour un an et demi, si tout va bien, « Mais bon après, faut pas qu'y refasse ses conneries ». Elles en parlent simplement, avec philosophie, sur le ton de quelqu'un qui sait qu'il ne peut pas faire plus, qu'il est inutile de s'escrimer en vain, de se complaire dans la tristesse. Je les écoute sans rien dire, leurs paroles et leur intonation m'apaisent, j'ai de l'admiration pour cette jeune femme qui va bientôt accoucher, cette autre qui élève seule son bébé, et qui ont le courage de rester joyeuses, optimistes. De prendre les choses comme elles sont, sans désespérer. Car elles sont là pour l'homme qu'elles aiment, elles font le trajet chaque semaine, quoi qu'il arrive, et elles pensent que les choses peuvent s'arranger, qu'ils vont peut-être s'en sortir. Je me dis que ce doit être un effet de la maternité. Elles sont en colère, elles ne sont pas soumises mais elles sourient, elles rient.

Enfin un surveillant ouvre la porte, tout le monde se lève et traverse une petite cour pour entrer dans une autre pièce. À nouveau des bancs pour s'asseoir, à nouveau l'attente. J'essaie un moment de me concentrer sur

moi-même, ce que je ressens ou ce que je devrais ressentir. Il me semble que je ne réalise pas vraiment que je vais le voir, la joie que cela devrait me procurer, l'émotion que j'en ressentais hier était plus vive. Cela m'attriste et je m'en sens spoliée, comme si l'on m'empêchait de vivre pleinement toutes mes émotions, la douleur comme la joie. Comme si la laideur du décor, la dureté de l'organisation carcérale, l'attente, recouvraient tout. J'essaie de réfléchir pour lutter contre l'ennui. Je n'ai pas l'habitude de ne rien faire, je suis toujours occupée, quand je ne travaille pas je lis, mon esprit est sans cesse occupé. Me retrouver à affronter l'ennui et le temps qui passe est une expérience difficile, je me sens tout à coup vide, incapable de m'alimenter moi-même, de puiser en moi suffisamment d'idées, d'images. Je commence à avoir faim et soif. J'imagine comment il sera, j'essaie de me préparer à le trouver changé, peut-être abattu, sale, je sais qu'il doit laver son linge lui-même au lavabo, qu'il ne peut pas se doucher tous les jours. Pour faire passer le temps, je me replonge dans des souvenirs, nos vacances en Italie il y a à peine trois mois, nos promenades main dans la main à la recherche d'un restaurant, son sourire, le plaisir qu'on prenait à se la couler douce, il disait qu'il voulait que ça continue, qu'il n'avait pas envie de rentrer. Je nous revois dans le soir tiède, installés à la terrasse de l'hôtel, à faire des jeux en sifflant une bouteille de bon vin, à regarder les passants et les chats errants, en rêvassant à nos projets de films. Il n'y avait pas d'urgence, on était bien dans le moment présent. On était bien ensemble

et seuls. On se suffisait à nous-mêmes. J'ai encore du mal à y croire, à admettre qu'un changement aussi brutal ait pu survenir. Comme après la mort soudaine de mon père, je traîne ce sentiment d'injustice et d'incompréhension et je dois faire le deuil d'une période de ma vie, de notre relation.

Pourtant il est vivant. Il est vivant et je vais le voir.

Enfin la porte s'ouvre et on nous fait sortir. Le surveillant qui se tient à la porte a un air plus affable que les précédents, il nous sourit quand nous passons devant lui. Nous devons traverser une cour plus longue que la précédente, il fait froid et je marche rapidement pour me réchauffer et parce que j'ai hâte, aussi, un tel désir de contact et de concret, de lui en chair.

À l'autre bout de la cour un autre surveillant nous ouvre la porte d'un autre bâtiment et une odeur indescriptible me prend à la gorge aussitôt, écœurante et tenace. Nous pénétrons dans un large couloir qui ressemble à un vieux gymnase, nos pas résonnent dans ce vaste espace vide. Imitant les autres visiteurs, j'enfonce mon visage dans mon écharpe pour ne pas respirer cette odeur. La peinture des murs d'un jaune pisseux s'écaille. Je m'arrête à l'entrée de la deuxième division, d'autres continuent jusqu'à la troisième. Derrière une petite table en bois, une femme armée d'un gros classeur et d'un stylo. Je lui tends ma carte, elle répète le nom de mon ami à voix haute en le cherchant sur sa liste, cela prend quelques secondes durant lesquelles j'angoisse à l'idée que le rendez-vous n'ait pas été bien enregistré, qu'il lui soit arrivé un accident et qu'il ne

puisse pas venir, mais enfin elle le trouve et sans me regarder prononce un numéro : 36. Debout à ses côtés, un surveillant m'indique la direction d'un geste vague : il y a trois couloirs, les numéros des boxes qu'ils contiennent sont inscrits en rouge à l'entrée de chacun. Je m'engage dans celui où se trouve le box qui nous a été attribué, vaguement inquiète d'avoir mal entendu. J'arrive devant le numéro 36. C'est un espace minuscule de deux mètres carrés, qui ne contient que deux tabourets en plastique dont l'un est abîmé, l'un de ses pieds déchiré, j'apprendrai vite que c'est monnaie courante et qu'il faut en chercher d'autres dans les boxes inoccupés. Il y a des taches suspectes aux murs, des chewing-gums collés dans les angles, des mouchoirs sales qui traînent par terre. Ça me donne la nausée, j'essaie de ne pas y prêter attention. Je n'ai pas envie de m'asseoir, je suis trop impatiente pour cela. Je n'ai pas non plus envie de m'adosser contre le mur crasseux et je reste debout, sans savoir quoi faire de mon corps. Le surveillant passe dans le couloir et claque une à une toutes les portes du côté visiteurs, me voilà enfermée de l'extérieur dans cet espace étroit. Sur chacune des portes, deux glaces en hauteur me permettent de jeter un œil dans les couloirs et j'entends les allées et venues des derniers visiteurs qui investissent leur box, certains venus à plusieurs parlent et rient, des bébés gémissent. Petit à petit le calme se fait, chacun semble à sa place et c'est presque le silence. Mais il faut attendre encore. Des minutes passent, je ne sais combien mais elles me paraissent longues avant d'entendre à nouveau des pas, une sonnerie, une

rumeur, je devine que les détenus sont arrivés. J'aperçois le visage de plusieurs d'entre eux qui passent devant mon box en y jetant un regard, cherchant des visages connus et mon cœur à chaque fois s'accélère, des Maghrébins en bas de jogging mais privés de casquette, de dos on pourrait croire que c'est lui mais non ce n'est pas lui, toujours pas lui, toujours pas, et puis quand je m'y attends le moins il est là, je le reconnais, il n'a pas changé, c'est bien lui, son sourire charmeur, son sourire joyeux, et il contraste tellement avec la laideur ambiante, avec la grisaille, avec la prison. Il se retourne aussitôt pour fermer la porte mais de l'intérieur elle se ferme difficilement, il n'y a pas de prise, il insiste nerveusement et finit par y parvenir, impatient d'établir un semblant d'intimité et alors il tombe dans mes bras, il me serre fort en disant « Putain Charlotte ! Je sais pas comment j'aurais fait sans toi... », il s'accroche à moi comme un petit garçon. Il dit qu'il m'aime, tellement, que je lui manque tellement, qu'il voudrait me faire un enfant... Il parle sans relever sa tête nichée au creux de mon cou et sa voix se perd, je dois lui faire répéter chaque mot, soucieuse de ne pas en rater un. À aucun moment je ne parviendrai à me défaire de la conscience du temps qui passe, quarante-cinq minutes c'est peu quand on a tant de temps à rattraper, tant de choses à se dire. Mais l'urgence d'abord est de se sentir, de se toucher, prendre le temps de se convaincre de la présence charnelle de l'autre... Nous restons un long moment dans les bras l'un de l'autre, une longue étreinte qui semble pouvoir soigner tous les maux tant

qu'elle dure, plus que les mots. Il faut pourtant y revenir, aux mots, il y a des choses importantes à se dire, l'avocat, la procédure, j'ai des messages à lui faire passer de la part de sa famille, de ses amis, j'ai peur d'en oublier, il y a des choses dont il vaut mieux parler ici car les lettres sont lues. Je me détache doucement de lui, on s'assoit sur les tabourets de fortune sans se lâcher des mains. Je parle à toute vitesse, j'ai peur d'oublier des informations essentielles... Qu'il annule l'appel, surtout, l'avocat le conseille, il y a trop de risques. L'idée d'une peine plus lourde m'est insupportable et ce serait un peu ma faute, c'est moi qui l'ai encouragé à faire appel, je n'avais pas encore rencontré l'avocat, je ne connaissais pas les risques, on m'avait mal informée. Non seulement les jugements en appel peuvent être plus sévères mais on ne peut pas annuler la procédure comme je le croyais si le parquet s'y oppose. Je l'ignorais et lui aussi, mal informé il n'a pas fait son choix en toute connaissance de cause, j'en ressens de la colère, un sentiment d'injustice. Je pense à tous ceux qui n'ont pas de famille ou d'amis pour les soutenir, personne pour effectuer toutes ces démarches – trouver un bon avocat, l'aider à constituer le dossier, se renseigner sur les droits des détenus qu'ils ignorent souvent, et puis les nombreux organismes à prévenir, les versements à interrompre... – ceux qui ne reçoivent pas d'argent pour pouvoir cantiner et améliorer, un peu, le quotidien. Lui aussi sait tout ça et il n'en finit pas de me remercier, il me remercie pour mes lettres les premiers jours, quand il pensait qu'il avait tout perdu, tout raté,

gâché notre histoire et tous nos projets, sa vie. Moi je lui ai parlé de nos prochains voyages, de tout ce qu'on ferait quand il serait sorti, j'ai parlé d'avenir. Je lui ai donné un futur, je nous ai rendu un présent, un présent de lettres et de parloirs, mais un présent. Je lui parle de l'aménagement de sa peine qui pourrait le faire sortir plus tôt, mais pas avant qu'il en ait effectué au moins le tiers (c'est possible en théorie mais dans les faits c'est très rare, je lui rapporte les mots de l'avocat). Pour ça il faudrait une promesse d'embauche, un suivi psychiatrique, des projets. J'évoque tout ça de façon un peu confuse, désordonnée, il m'écoute, atone, il acquiesce seulement. Ça fait beaucoup à digérer, à envisager. Je suis déjà dans l'urgence de tous ces documents à réunir, mais à lui tout ça paraît loin. Et puis il me semble que j'ai tout dit, le plus urgent, je me concentre et puis je renonce, je décide que ça suffit pour cette fois, j'arrête de parler pour l'embrasser. J'avais presque oublié cette sensation. On entend gueuler : « Fin de parloir », on continue de mêler nos langues dans l'urgence, les yeux fermés, avides d'en profiter jusqu'à la toute dernière seconde, jusqu'à ce que la porte s'ouvre derrière lui et qu'on lui dise : « Allez ! », alors un peu gêné, pudique il s'écarte de moi, me murmure à bientôt, dépose un dernier baiser maladroit sur ma bouche, nos mains se séparent dans une dernière caresse dérisoire et il se détourne. Je le regarde partir et mon regard croise celui du surveillant, un grand noir au visage débonnaire, il a un sourire indulgent et il claque la porte sans brutalité, en prenant soin d'en atténuer l'impact.

Je me retrouve seule, enfermée de l'extérieur dans ce trou à rat et l'attente est encore plus fatigante, plus déprimante maintenant que je l'ai vu, elle n'en finit pas, j'entends des allées et venues, j'essaie de deviner ce qui se trame dans les couloirs, mon regard croise celui de l'homme dans le box en face, on échange un regard entendu, on ne se connaît pas mais on est comme des camarades dans la même galère. L'attente. J'entends quelqu'un dire qu'ils nous laisseront sortir lorsqu'ils auront fini de fouiller tous les détenus. Je me dis que je devrais m'acheter une montre, c'est angoissant d'attendre dans le vide sans aucune notion de l'heure, d'ailleurs il m'a demandé plusieurs fois de lui en ramener une, pour lui aussi c'est un problème. On s'impatiente, l'homme en face de moi soupire, trépigne, plus loin quelqu'un frappe très fort contre la paroi, ça résonne et ça sonne comme un appel au secours pour le moins anxiogène, d'une autre direction une voix répond aussitôt, furieuse : « Mais arrêtez de taper merde !! Ils vont mettre encore plus de temps... », le climat s'envenime. Un surveillant apparaît enfin, il passe devant nous sans nous regarder. Un peu plus loin j'entends qu'il s'est arrêté, qu'il discute avec un visiteur, je n'arrive pas à distinguer les paroles. Le type dans le box en face s'énerve, « putain mais y se fout de notre gueule !? », et puis il se met à crier à l'intention du surveillant, « Ouvrez-moi, j'arrive plus à respirer ! ». Le surveillant fait la sourde oreille, continue de parler hors-champ avec le même débit, le même volume. Je m'adosse contre le mur, tant

pis pour la saleté ; je me sens lasse, je n'ai qu'une seule envie : sortir d'ici. Je voudrais être seule, dehors, pour repenser tranquillement à cette entrevue, en fixer les détails, son visage, la sensation de son corps contre le mien, les mots qu'il a dits. Ici je ne peux pas. Ici c'est trop laid, c'est trop triste. Il faut que je me réapproprie ce souvenir, loin de cet endroit.

I
LA DISPARITION

J'avais rencontré Ahmed un an plus tôt chez Adrien, un ami commun. Ahmed avait fait la même école de cinéma qu'Adrien, mais quand je l'ai connu, ça faisait quelques années déjà qu'il avait lâché l'affaire, faute d'argent. Je fréquentais ce petit cercle de faiseurs de courts-métrages depuis un moment, depuis que j'avais moi-même réalisé un premier court-métrage autoproduit. C'est un milieu très à part dans le grand cercle du cinéma, le court-métrage étant une sorte de parent pauvre du long-métrage. A fortiori quand le second est subventionné et que le premier ne l'est pas. Dans les soirées d'Adrien, comme dans ce milieu en général, la majorité des aspirants réalisateurs n'en vivaient pas, claquaient une bonne partie de leurs économies personnelles dans leurs films, et consacraient une part importante du temps libre que leur laissait un boulot plus alimentaire à écrire leurs scénarios, tenter de réunir des financements, seuls ou parfois accompagnés d'une société de production, réaliser des films qui seraient vus dans quelques festivals pour les plus chanceux, dont la plupart ne rapporteraient que très peu d'argent ou pas du tout. C'est un domaine assez ingrat, je voyais beaucoup d'espoirs et beaucoup de frustration aussi : à cause de la difficulté à se professionnaliser, à « en vivre », de la quasi-impossibilité de se faire connaître au-delà d'un milieu très fermé, du manque de visibilité, de reconnaissance, des préjugés bien ancrés selon lesquels la forme

courte serait inférieure, une sorte de brouillon, le court-métrage seulement un tremplin pour pouvoir « passer au long », consécration obligatoire pour tout réalisateur... Beaucoup voyaient défilier les années dans l'espoir toujours un peu plus lointain de faire un jour un long-métrage qui serait diffusé en salles.

J'avais un peu peur de tout ça et de devenir un jour aigrie, aussi par manière de protection, je me gardais bien d'échafauder des plans à trop long terme, je me préservais de toute ambition carriériste. J'espérais avoir suffisamment d'ambition artistique. Je ne me sentais pas encore frustrée, je ne voulais pas à tout prix « passer au long », je m'estimais assez cinéphile pour considérer le court-métrage à l'égal de la nouvelle en littérature : un format exigeant un talent spécifique, créant des effets, procurant des émotions spécifiques. Je venais de réaliser un premier court-métrage produit, « professionnel », mais pour autant on galérait avec mon nouveau prod à financer les prochains, rien n'était acquis. J'avais déjà trente-deux ans. Mes heures de baby-sitting et les aides sociales me permettaient de vivre à Paris, je dépensais peu mais j'arrivais à payer mon loyer parisien, c'était tout ce que je demandais. J'étais célibataire depuis cinq ans, après une longue histoire de onze ans, j'avais des aventures assez régulièrement. J'avais croisé un certain nombre de connards, j'en avais subi quelques-uns, échappé de peu à d'autres, je connaissais les dangers des rencontres fortuites. J'avais eu quelques liaisons un peu plus sérieuses, qui s'étaient terminées par manque d'en-

thousiasme. J'avais mûri et appris à vivre seule, à ne pas laisser mon bonheur dépendre trop d'un homme, ni même d'une amie, de qui que ce soit. Je ne voulais pas me marier, jamais, et je n'étais pas sûre de vouloir des enfants. Je m'étais habituée à mon indépendance, à gérer mon temps à ma guise, m'accorder de longs moments de solitude. J'étais dans cet état d'esprit quand je l'ai rencontré.

Je n'avais pas revu Adrien depuis quelques années et je ne connaissais pas vraiment les autres convives. J'avais dû faire un effort de sociabilité.

Je venais d'arriver et j'étais en train de me servir à boire quand il s'est approché de moi et s'est présenté avec un grand sourire :

— Ahmed !

Cette première image de lui s'est gravée : ses dents blanches parfaitement alignées qui lui faisaient un